

LES DEUX GOSSES

CE QUE DURE LE BONHEUR

Le drôle se défendit comme un beau diable, prétendant que c'était un coup monté par les concurrentes de sa femme ; grâce à sa présence d'esprit et son bagout infernal, il réussit à confondre les témoins, qui n'osèrent plus se montrer aussi affirmatifs ; l'affaire n'eut pas de suites.

Mais, La Limace, qui était un garçon judicieux, considéra l'avertissement comme sérieux !

Il ne fallait plus opérer aux alentours, jusqu'à ce que la probité d'Eusèbe ne fût plus suspectée, ce qui comportait un assez grand laps de temps.

Quant à travailler dans les autres arrondissements, c'était beaucoup plus difficile.

La Limace était un artiste dans sa partie : il étudiait consciencieusement son sujet avant d'opérer ; ses observations préliminaires, basées sur les habitudes des gens, avaient exploré vite tout le périmètre de la rue des Trois-Couronnes ; étendant le champ de ses exploits, il était indispensable de compter avec des démarches plus longues et beaucoup moins faciles.

Eusèbe avait dû refréner l'ardeur de Zéphyrine, qui voulait prendre part aux expéditions.

A aucun prix, le prudent époux n'eût voulu se faire accompagner par son épouse, dont le signalement était trop facile à remarquer et qui, d'ailleurs, n'aurait pu manquer de faire sottises sur sottises.

Il lui avait recommandé de mettre en œuvre tous les faibles ressorts de son intelligence pour alimenter la maison.

A défaut de génie, Zéphyrine ne manquait pas d'aplomb.

Elle s'implantait chez les commerçants et réussissait à s'y faire ouvrir un crédit.

Quand la bouchère trouvait que la note montait un peu, Zéphyrine offrait une séance de cartes en guise d'acompte.

Chez la fruitière, tout en escamotant quelques œufs, Zéphyrine faisait miroiter ses talents de somnambule.

L'épicière, elle-même, n'avait pas eu à se défendre contre l'épreuve du marc de café.

Ces expédients rudimentaires ne pouvaient pourtant avoir une durée illimitée ; soit que les fournisseurs se fussent entendus, soit qu'ils eussent compris en même temps qu'ils étaient floués, les vivres furent coupés avec un ensemble presque parfait.

En outre, le propriétaire avait fait saisir le mobilier, dont la vente était imminente.

La Limace s'avoua vaincu.

—Y a pas ! dit Zéphyrine, faut chasser !

Pour cela, Eusèbe objecta que des munitions étaient nécessaires.

Malgré ses principes d'esthétique, il fut obligé, la mort dans l'âme, de se résigner au vol à la tire ; mais il n'y consentit qu'à la condition formelle de n'y consacrer qu'une journée.

Cette fois, il lui était impossible de décliner la collaboration de sa femme ; il spécifia pourtant qu'ils ne travailleraient pas au même endroit.

Il choisit le bureau de tramways de la place de la République et désigna celui du boulevard Voltaire à Zéphyrine.

Claudinet était encore trop jeune pour qu'on lui confiât un troisième poste d'honneur ; on verrait plus tard.

Les gredins firent une ample récolte de porte-monnaie, les inspecteurs de police étant—par hasard—occupés ailleurs.

Le soir on compta la recette ; bien entendu, les louis n'abondaient pas, mais les pièces de cent sous figuraient avantageusement au milieu de la menuë monnaie.

Le total s'élevait à 240 francs.

En présence de ce retour de la veine, fallait-il rester encore rue des Trois-Couronnes ou s'envoler vers d'autres cieux ?

La Limace n'osait pas trop se prononcer, tant il avait l'illusion tenace ; mais Zéphyrine s'écria qu'elle avait soupé du quartier, que les plaintes allaient affluer chez le quart d'œil et qu'enfin on avait barboté les pantes dans l'intention bien déterminée de reprendre les voyages.

Eusèbe Rouillard s'inclina.

Ils firent un paquet des objets transportables sans trop attirer l'attention de la concierge et filèrent en tenant Claudinet par la main.

L'entresort et le cheval étaient toujours chez Courgibet.

En donnant quelques maravédís à ce vieux camarade, on rentrerait en possession du véhicule et de Troppmann.

Depuis deux jours, La Limace et Zéphyrine venaient de quitter la rue des Trois-Couronnes sans tambour ni trompette, lorsqu'un visiteur se présenta chez la concierge.

C'était le docteur Beautreillis, l'homme qui avait soigné Claudinet aux Enfants-Assistés.

Très absorbé par son service, le docteur n'oubliait pas qu'il avait promis à sœur Simplicie de veiller sur Claudinet ; mais, il y a loin de la rue Denfert à la rue des Trois-Couronnes, et le médecin avait dû attendre une occasion propice.

Le docteur Beautreillis arrivait trop tard. Les époux Rouillard étaient partis emmenant leur victime.

La mère Duriveau ne fit aucun inconvénient à mettre le visiteur au courant des faits.

Le docteur eut un geste navré.

—Pauvre enfant ! se dit-il, je lui ai peut-être rendu un mauvais service en l'arrachant à la mort... Aujourd'hui il ne souffrirait plus.

LXXVI

LUNE DE MIEL

La Limace et Zéphyrine avaient quitté Paris, emmenant Claudinet.

Eusèbe, en franchissant la barrière de Levallois, eut un regard ému en arrière.

Il contemplait mélancoliquement la butte Montmartre en hochant la tête.

Il s'écria d'un ton profond :

—On sait quand on quitte Pantin, on ne sait jamais quand on y reviendra.

—Quoi ! fit Zéphyrine avec humeur, tu sais bien que nous ne pouvions plus demeurer rue des Trois-Couronnes.

—Je ne te dis pas, répliqua La Limace, mais ça crève tout de même de lâcher la capitale pour courir des patelins où l'on ne rencontre que des croquants.

—Qué que tu veux, mon homme, faut pas se faire trop de mauvais sang... D'abord, moi, c'est contraire à ma nature.

La Limace ne se consolait pas ; son pauvre cœur meurtri devint élégiaque.

—Moi qui me faisais une fête de rappliquer à Paris !... J'avais tiré un tas de plans qui auraient assuré notre pauvre existence... Oh ! malheur, quand je pense que nous sommes forcés de reprendre le collier de misère !

Et La Limace allongea un vigoureux coup de fouet à cet infortuné Troppmann, qui traînait cabin-caha l'équipage portant le ménage Rouillard et sa fortune.

Le vieux cheval hennit de douleur ; Eusèbe le fouailla de nouveau à tour de bras.

—Je t'apprendrai à faire le malin, dit-il.

Claudinet, dans l'entresort, laissait errer ses yeux sur la route.

Le pauvre enfant, tout désemparé, s'abandonnait à la tourmente.

Dans sa petite intelligence, il se disait :

—Mon oncle et ma tante seront peut-être trop occupés en voyage pour me battre aussi souvent qu'à Paris.

Il faisait froid. Le vent grinçait sous les ais vermoulus de la guimbarde.

L'enfant avait les mains violettes. Il était déjà enrhumé.

En toussant, peu à peu, Claudinet sentait se rallumer le feu intérieur qui lui brûlait la poitrine, avant d'être soigné aux Enfants-Assistés.

Il avait un moment oublié ses souffrances ; la mémoire lui revenait maintenant.

Il se rappelait ces jours lointains pourtant où quelque chose semblait se déchirer en lui.

Ses cicatrices à peine fermées se rouvraient. Les bacilles engourdis dans les cavernes pulmonaires se réveillaient.

Le petit malheureux aurait certainement recouvré complètement la santé s'il avait pu être soigné pendant quelques temps encore.

Il n'aurait pas été le seul que la science ou la nature auraient arraché à la phtisie.

Le docteur Beautreillis l'avait soigné de la façon la plus savante, et le changement d'existence aurait fait le reste.

Claudinet, dont la tristesse, croissant de jour en jour, allait devenir le plus puissant auxiliaire du mal, pensait constamment à sa pauvre maman.

Il la regrettait de tout son cœur et croyait que tous les orphelins étaient remis comme lui aux mains d'oncles et tantes, qui ne leur donnaient pas à manger et qui les rouaient de coups par surcroît.

Il subissait donc son sort avec la résignation angélique enseignée par sœur Simplicie ; mais la religieuse ne lui avait pas défendu de pleurer, et ses larmes coulaient bien amères.